

JEAN-CLAUDE EMMEL

LE SOLDAT-ROBOT



Jean-Claude Emmel

Le Soldat-robot

© Jean-Claude Emmel, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0754-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Mobilisation en Suisse.

Le professeur Michel Brandt descendit les escaliers en chaussettes, les cheveux encore humides de la douche qu'il venait de prendre.

La maison sommeillait encore, traversée par une fraîcheur matinale.

Dans le salon, la vieille horloge égrenait son tic-tac, imperturbable. Dehors, derrière la baie vitrée, le brouillard glissait lentement sur le pré, diluant les contours des haies.

La Suisse semblait dormir, protégée dans son illusion de paix.

Il ouvrit la porte d'entrée. Le gravier crissa sous ses pas. L'air avait cette odeur mêlée de terre mouillée et de résine de pin.

Dans la boîte aux lettres, il trouva un journal plié et, posé au-dessus, une enveloppe cartonnée cachetée d'un noir officiel : l'emblème de l'armée suisse.

Il resta immobile quelques secondes, l'enveloppe entre les doigts, comme si le poids de ce papier contenait déjà une part de son destin.

Puis il rentra, la déposa sur la table de la cuisine et alluma la cafetière. Le cliquetis du percolateur s'accorda à sa respiration, calme en apparence, mais un peu trop régulière.

Sa mère entra, les cheveux attachés à la hâte, encore en robe de chambre.

— Tu es déjà debout ?

Il désigna l'enveloppe.

— Il y a... une lettre.

Elle s'approcha, reconnut le sceau et son visage pâlit.

— C'est ce que je crois ?

— Oui.

Il ouvrit l'enveloppe fébrilement, ses yeux parcoururent les lignes d'une seule traite.

« Colonel Michel Brandt. Mobilisation immédiate. Présentez-vous à l'État-major à Berne. Ordre de ralliement joint. Priorité : niveau 1. »

Il replia la convocation et la glissa dans sa poche, comme pour l'éloigner un

instant de sa conscience.

— Je dois partir dans l'heure.

Sa mère hocha la tête, les yeux déjà brillants.

— Tu savais que ce moment viendrait, dit-elle d'une voix basse.

Il acquiesça. Le percolateur émit son dernier souffle. Il servit deux cafés. Ils s'assirent sans un mot, face à face, comme deux complices muets d'une histoire plus grande qu'eux.

Au-dehors, un merle s'égosillait, ignorant tout du basculement du monde.

La guerre grondait aux portes de l'Europe. L'invasion prolongée de l'Ukraine, les tensions baltes, les cyberattaques incessantes, la guerre au Moyen-Orient... rien de tout cela ne surprenait vraiment Brandt. Ce qui l'inquiétait, c'était le changement de ton du Conseil Fédéral. La Suisse n'allait plus seulement se retrancher derrière sa neutralité : elle devait se préparer.

Dans sa chambre, il revêtit son uniforme, impeccablement repassé. Le galon de colonel brillait d'un éclat discret. Sa valise était prête en quelques gestes : quelques vêtements, son ordinateur, un dossier, son carnet noir.

Il descendit rapidement les escaliers, serra tendrement sa mère dans ses bras, l'embrassa rapidement afin de cacher quelques larmes.

Avant de partir, il traversa le jardin. Son père, déjà debout, arrosait les jeunes pousses, sans lever les yeux, il demanda :

— Alors, ça y est ?

— Oui.

— Fais ce que tu as à faire.

Rien de plus. C'était leur manière de s'aimer.



Le train pour Berne s'ébranla dans un crissement métallique. Les passagers gardaient le visage fermé. Certains en uniforme, d'autres rivés à leur téléphone où

défilaient les alertes : *Nouveaux tirs d'artillerie en Ukraine. Mobilisation partielle en Suède. Vigilance accrue de l'OTAN.*

Brandt ouvrit son carnet. Trois mots suffirent :
Jour 0. Berne. Convocation.

Il referma les yeux. Les vibrations du train, la chaleur douce du wagon auraient pu l'endormir.

Mais au fond de lui, il savait que ce voyage marquait la fin de son ancienne vie.

Chapitre 2 : La cellule spéciale.

Dans le train qui filait vers Berne, Michel Brandt se surprit à contempler son reflet dans la vitre. Un visage qu'il connaissait mal, malgré les années : lunettes rectangulaires, barbe soigneusement entretenue, cheveux poivre et sel.

Un professeur, songea-t-il. Mais malgré son visage serein, son corps avait gardé la mémoire des tatamis. Les épaules droites, la respiration maîtrisée, les gestes mesurés. Judo, trois fois par semaine, depuis ses vingt-deux ans. Discipline et silence ses seules fidélités véritables.

Il sourit intérieurement : combien d'étudiants l'avaient cru fragile, enfermé dans ses équations de mécanique quantique, ignorant la sueur et le combat ? Ils ne savaient pas qu'entre deux cours à l'université de Genève, il passait ses nuits à disséquer des protocoles de cyberdéfense, ou à parcourir des rapports d'état-major, qu'il avait appris, dans les casernes, à manier aussi bien un fusil qu'une équation différentielle.

Son carnet noir était posé sur ses genoux. Entre les pages se croisaient des schémas de circuits neuronaux, des citations de philosophie grecque, des notes de terrain griffonnées à la hâte après un exercice militaire.

Tout ce qu'il était se tenait là, entremêlé : l'intellectuel, l'officier, l'homme qui n'appartenait jamais totalement à un seul monde.

Il revoyait parfois les visages de ses camarades de service militaire : des jeunes de tous les cantons, certains fils de paysans, d'autres d'avocats ou de banquiers. Sur le terrain, les différences s'effaçaient dans la boue, la fatigue, l'obéissance. C'est là qu'il avait compris : la Suisse tenait parce qu'elle mélangeait ses forces, comme les pierres d'un mur, différentes mais soudées.

Et pourtant... sa vie privée n'avait pas résisté à cette double appartenance. Trop de nuits blanches, trop de voyages imprévus, trop de secrets.

Un souvenir le frappa : Sophie, un soir d'hiver, dans un bistrot de Lausanne. Elle avait détourné les yeux pour cacher ses larmes. « *Tu ne vis plus avec moi, Michel, tu vis avec tes secrets.* » Il n'avait rien su répondre. Son silence avait suffi à creuser le fossé qui les séparait.

Il serra son carnet contre lui. Avait-il vraiment choisi ce destin ? Ou s'était-il simplement laissé emporter par une logique plus forte que ses propres désirs ?

La voix neutre de l'interphone annonça l'arrivée prochaine en gare de Berne. Michel rouvrit les yeux, comme s'il émergeait d'un rêve.

La réalité l'attendait.

Chapitre 3 :

Sous la croix blanche, l'ombre des canons.

Le train entra en gare de Berne dans un long crissement métallique.

Brandt descendit parmi une foule compacte et silencieuse. Les haut-parleurs annonçaient les correspondances d'une voix neutre, presque indifférente à la gravité du moment.

Sur le quai, tout lui sembla changé : la gare familière vibrait d'une tension sourde. Des militaires circulaient par petits groupes, échangeant des ordres ou des propos rapides.

Un lieutenant s'approcha, le salua net et l'invita à le suivre. Quelques minutes plus tard, un véhicule militaire le déposait à l'entrée secondaire du haut commandement. Brandt connaissait les couloirs, mais il y percevait une nervosité nouvelle : contrôles biométriques renforcés, badges de niveau supérieur, caméras jusqu'aux angles morts.

On le dirigea vers une salle de conférence.

Lumière blanche, table ovale, verres d'eau intacts, une dizaine de personnes l'attendaient : officiers généraux, civils du renseignement, un conseiller fédéral.

Tous affichaient des visages graves.

Le divisionnaire Bühler, commandant en chef, prit la parole :

— Messieurs, merci d'avoir répondu si vite. Nous faisons face à une situation d'urgence.

D'un geste, il activa l'écran mural : images satellite, mouvements de troupes à l'est, incursions de drones, signaux de cyberattaques.

Puis il conclut :

— Nous avons créé cette cellule de crise pour coordonner une réponse nouvelle, capable d'assurer la sécurité nationale dans ce contexte mondial instable.



Chacun donna son avis.

Enfin, Brandt prit la parole :

— Après 1945, on s'était juré : plus jamais ça. Résultat, le budget militaire a fondu, l'arsenal s'est réduit, la vigilance s'est relâchée.

Un vieux major répliqua aussitôt :

— Faux. L'armée attire encore les jeunes et la croix blanche reste un symbole fort.

D'ordinaire calme, Brandt explosa :

— Tu crois vraiment que notre armée pourrait défendre la Suisse aujourd'hui ? Navré, mais tu es dans un autre monde.

La tension monta dans la salle.

Le conseiller fédéral Kägi s'avança dans la lumière :

— La Confédération doit réagir avec précision et rapidité. Nous avons besoin d'une cellule stratégique spéciale. Colonel Brandt, vous en prendrez la tête.

Un murmure parcourut la salle. Brandt vit des crispations : certains avaient plus d'ancienneté, d'autres l'avaient commandé. Sa nomination ne plairait pas à tous.

Kägi poursuivit :

— Peu d'hommes réunissent une double compétence militaire et scientifique aussi solide que vous. Vous êtes le seul capable à diriger une cellule aussi hybride et complexe.

Brandt demanda :

— Quelle sera notre marge de manœuvre ?

— Totale, répondit Bühler. Tous les moyens techniques, humains, cybernétiques, accès complet aux archives sensibles, même celles classées Hélios.